

PORTRAIT

Boris Schreiber écrivain-Narcisse

« Tout m'a toujours semblé dû », affirme ce rebelle préoccupé de gloire.

Boris Schreiber habite entre terre et ciel, un grand appartement aquarium, au dixième étage d'un immeuble moderne. Assis au bord du canapé, il offre son visage buriné au soleil d'hiver. La vue plonge sur le cimetière Montparnasse qui, à ras de planète, étend sa mer de tombes et sa masse d'oubli. Si l'on tourne le dos à la lumière, le regard est capté par un grand portrait de femme « sans grand intérêt artistique, fait d'après une photo », sa mère bien sûr, Genia, celle qui a cru au génie du fils. « Un homme écrit toujours au nom de sa mère », dira Schreiber. On suggère Proust. Il élude la référence. Aux romans, il préfère « l'histoire, la physique et la biologie dont [il apprend] par cœur de longs passages ». C'est ce qu'il appelle son « premier travail périphérique », avant la marche d'une heure sur le toit terrasse, « comme un prisonnier », et les deux heures, pas plus, d'écriture quotidienne.

Genia, puisqu'il faudra sans cesse parler d'elle, n'a jamais douté de son Borinka – comme le père, Wladimir, a toujours cru qu'il retrouverait l'opulence de jadis. Genia gère le trio avec intelligence et une intuition diabolique. Mère et fils complotent, ne se quittent pas. Il lit ses poèmes, elle applaudit. Quand, à treize ans, il commence son *diary*, elle l'encourage : « Mon Borinka, il faut tenir ton journal intime, tu te sentiras moins seul. Car l'adolescent n'a pas d'amis. Il a des désirs, multiples et inassouvis, pour ses beaux camarades de l'École alsacienne, pour les femmes inabordables, pour sa mère qui, couchée au sol, jambes par-dessus tête afin de lui prouver son inaltérable souplesse, laisse entrevoir le sexe sous la culotte. Autoérotisme fébrile donc, qui ne pose pas problème. Il vit avec rage mais sans culpabilité. La mère le répète : quand on doit sauver sa peau, tout le reste est bagatelle. Pour Boris, tout est imagination, écriture et aspiration à la gloire.

Le portrait de Genia nous observe. À la fin de l'entretien, un sourire de satisfaction tremble sur le visage sévère. Oui, il était temps que son fils soit reconnu pour ce qu'il est, un écrivain atypique qui, inlassablement, élabore une mythologie du moi, une plongée obsessionnelle et fatidique dans les eaux foetales d'une stagnation narcissique. Ulysse-Boris se refuse émigré, se réfugie dans un éternel dialogue intérieur. Qu'a-t-il besoin des voyages et de l'aventure, cet enfant couvé par des parents lassés des départs et qui ont fui les cauchemars, d'exil en exil. Boris n'a qu'une patrie : l'écriture. Et s'il [sic] ; parle russe, il écrit en français.

En 1996, *Un silence d'environ une demi-heure* – 1 028 grandes pages aux lignes serrées – obtient le prix Renaudot (1). Boris a soixante-treize ans. C'est son treizième roman. Il était temps. « J'ai subi toutes les humiliations. » Cet homme, traité en paria par le milieu littéraire, n'a jamais rien tenté d'autre qu'écrire.

Boris Schreiber est né à Berlin en 1923 dans une famille juive, russe, riche, qui avait fui les dangers de la révolution d'octobre 1917. Sept ans plus tard, immigrés à Paris, les Schreiber survivent, tous les trois collés ensemble dans une chambre d'hôtel, puis dans un appartement misérable, rue de la Glacière. Le père nourricier est impressionné par ce fils poète. La mère du jeune dieu guette tout ce qui peut lui nuire. Boris Schreiber profite aujourd'hui de la fortune que son père, homme d'affaires acharné, a reconquise. À quinze ans, il lit ses poèmes à la famille, frappe aux portes des éditeurs récalcitrants. « Mon toujours petit, écrira maman quand il flanchera, mon toujours bébé. Crois-moi, ton manuscrit sera publié. Mon instinct est infailible : ce sera un grand succès. Tu sais bien que tu as du génie ; et il s'imposera. Je ne veux plus voir ces lueurs de détresse dans tes yeux bleus. »

Les proches ont foi en son avenir. Gide ne l'avait-il pas reçu chez lui en pyjama noir ? Genou contre genou, baiser prédateur en prime, n'avait-il pas assuré au garçon de quinze ans qui lui présentait ses textes : « Vous êtes un enfant prodige » ? Mais les proches subissent aussi ses exigences, voire ses cruautés, comme dix ans plus tard Marcelle, maîtresse totalement soumise, de quinze ans plus âgée, encaissera les contrecoups de l'amertume. De connivence avec la mère

complice, elle l'entourera de tous ses soins. Il l'épousera et, lorsqu'elle sera une femme vieillissante, la quittera. Dans *Hors les murs* (2) il avoue sans complaisance pour lui-même les tortures qu'il lui infligea. « À quatorze ans, j'étais écrivain » : Personne ne pourra ébranler sa conviction. Il parle donc d'échecs, d'incompréhension, de malentendus mais jamais ne doute de sa vocation, si difficile à gérer pourtant. La planète peut rouler dans tous les sens, l'Europe vaciller dans l'abjection, seule la célébrité de Schreiber intéresse Boris.

Habitué à la langue de bois des auteurs bien-pensants, nous sommes désorientés par cet homme politiquement incorrect qui raconte sa vie avec la plus totale sincérité, sans craindre d'apparaître odieux. Dans le luxueux bureau aux murs recouverts de loupe d'orme, il met cartes sur table : « Je ne suis pas apaisé. J'ai toujours eu un désir de revanche, de la haine, de la violence, cela ne me lâche pas, ne me lâchera jamais. » L'homme au regard d'enfant n'aime pas le mot sagesse. Il parle d'une quête : « L'écriture est révélation sur soi, une sorte de foi très particulière. Le contexte historique n'est que le décor où je me cherchais, de toujours épris de moi-même, uniquement préoccupé de gloire. »

Un silence d'environ une demi-heure est l'épopée autobiographique - de 1936 à 1944 - d'un garçon orgueilleux et solitaire dans une Europe meurtrie. Boris Schreiber s'est raconté à la première personne du pluriel, bouleversant la tradition du journal intime qui veut nous persuader que l'individu est unité et cohérence. « Boris et moi » : il y a celui qui se souvient et celui qui écrit à soixante-six ans. Ce « double je » permet l'excès, l'humour au plus fort du drame. "Boris et moi" disent mieux le narcissisme, l'égoïsme, la monstruosité d'un tel repli sur soi.

Boris l'avoue sans faux-fuyants : lorsque sa mère pressentit le péril nazi, elle déclara net : « Personne ne doit savoir que nous sommes juifs. Jamais on ne se déclarera de nous-mêmes. » Et elle arracha des passeports polonais la page marquée « Mosaïche » (religieux mosaïque). Boris Schreiber se perd lui-même dans la complexité de ses origines. Dans *Le Lait de la nuit, Le Tournesol déchiré* (3) et amplement dans *Un silence d'environ une demi-heure*, il raconte l'épopée familiale. Le père et la mère se sont rencontrés et aimés à Moscou, où Wladimir est étudiant en droit. Genia est née dans une famille juive convertie à la religion orthodoxe. Elle est élève d'un collège pour jeunes filles du meilleur monde. La famille de Wladimir a ses racines dans une ville balte. Il est juif aussi, riche, et a été éduqué « à la prussienne ». L'un de ses frères sera fusillé. L'autre épousera Mara, la sœur aînée de Genia, qui mourra pendant le siège de Stalingrad. Wladimir et Genia se marient et fuient à Berlin alors que la Russie est aux mains des bolcheviks. En Allemagne, Wladimir - il a vingt-six ans - occupe de hautes fonctions dans une grande compagnie commerciale germano-soviétique. Boris grandit dans le luxe. Il parle allemand, russe, et sa tante Nadia lui apprendra le français. Papa emmène sa famille avec lui à Anvers. Crise de 1929 : Wladimir n'a plus de travail. Genia et Boris partent chez les grands-parents maternels, à Riga, puis reviennent à Anvers après un crochet chez la mère et la sœur de Wladimir qui vivent à Berlin. Au début des années 30, Wladimir ruiné se replie sur Paris. Il court les petits boulots. Genia répète au fils de treize ans : « Borinka, il faut comprendre Papouchka, il travaille si dur. » Mais Boris, au-dessus de toutes ces effroyables « lézardes sous leur vie, les secousses sismiques qui morcellent la solitude », ne s'interroge que sur son destin d'écrivain, attentif à la frénésie de ses désirs sexuels, concentré sur son ego. S'il déplore les limites que ses origines lui imposent et connaît le destin tragique d'une partie de sa famille (à Riga, les grands-parents maternels sont massacrés), il ne se revendique pas exclu ou victime. Au lycée Lakanal, il s'invente alsacien ou fils d'officier russe, ne trouve de réconfort que dans les longues conversations avec sa mère ou en compagnie du très admiré Emile Bigot, fonctionnaire communiste bien français, qu'épouse sa tante Nadia, venue vivre à Paris.

Boris a dix-huit ans. Refoulée par l'envahisseur, la famille s'installe à Marseille, se déclare de religion orthodoxe. Ironie des stratégies de Genia, Boris est engagé par les Allemands à l'organisation Todt, afin de fuir ce que sa mère ne supporterait pas, qu'il soit loin d'elle dans un camp de travail obligatoire.

Boris traverse ces péripéties, obstiné, candide et rêveur : « J'ai même été en prison pendant dix jours lorsque, après ce qu'il croyait une insulte, un supérieur allemand a voulu me cogner et que j'ai répondu avec les poings. » Là où tout Français sensé aurait béni le ciel d'être planqué, Boris,

inconscient, ne se préoccupe que d'amour-propre. Il se mêlera sans vergogne aux résistants qui libèrent Marseille parce qu'il trouve excitante la liesse qui s'empare de la ville.

« Nous avons été naturalisés français en 1947. Mais je n'appartiens à rien sinon à ma famille. Aucun système politique ne peut répondre à mes désirs. Je suis un fils unique qui a voulu rester unique. Je n'ai pas voulu d'enfant en dépit du désir de mes compagnes. Je refuse les responsabilités. Je ne veux pas de concurrence chez moi. » Et à propos des engagements militants et politiques, il déclare : « J'aime être fasciné. La démocratie, c'est superbe mais je ne peux pas dire qu'elle me fascine. La démocratie, c'est mou. Je comprends qu'on puisse être fasciné par certaines dictatures. Comprenez-moi bien, je vous parle de ce que j'ai ressenti dans ma jeunesse. Les événements historiques pouvaient être des freins à mon ambition. Je sentais à quel point mes parents auraient pu être démolis, mais, en même temps, je savais qu'ils avaient puisé une force considérable dans l'exil, l'adversité et l'exclusion. Moi, j'étais préservé par eux, je vivais dans l'insouciance, même s'il m'arrivait d'avoir peur. Ou plutôt je fermais les yeux à tout ce qui n'était pas la satisfaction de mes désirs. Je ne crois pas avoir eu de véritable emballement politique sinon, à cause de mon oncle que j'aimais beaucoup (et qui a été pendant vingt-trois ans le secrétaire de Jacques Duclos !), un certain enthousiasme pour le communisme. Je suis avant tout individualiste. »

Du nazisme, on va reparler, sous l'éclairage de l'actualité. La participation de Jörg Haider au gouvernement autrichien n'est-elle pas une résurgence de la xénophobie et de l'antisémitisme ? « Ce besoin de bonne conscience, aujourd'hui, est suspect, dit sans détour Boris Schreiber. Je crois qu'on a tendance à faire de n'importe quel fantoche un Hitler. C'est le cas pour Le Pen, qui n'est rien. Il y a cinquante ans, contre le vrai Hitler personne n'a ouvert la bouche. Là est le problème. Aujourd'hui on exprime un remords collectif. Mais bien plus grave que Jörg Haider sont les massacres en Afrique ou en Tchétchénie. »

Il préfère parler de son dernier livre : *L'Excavatrice* (4). Un non-roman, un défi sarcastique. Il écrit : « Une chose est certaine : je n'ai rien à dire. Comme tant d'autres, me dira-t-on, qui n'arrêtent pas de parler. » Un livre hors circuit, en réaction contre tous ceux qui « plastronnent et jargonent ». Dans cet étrange texte qui pourrait être le jeu narquois d'un écrivain revenu de tout, il y a pourtant un narrateur, Boris toujours, les yeux ouverts sur un monde qu'il refuse, Boris qui déblaye encore l'inutile, tout ce qui n'est pas lui, sa vérité sans doute, la même que présentait l'enfant mais, au crépuscule, exprimée avec plus d'âpreté.

Le soleil s'obscurcit. La compagne de l'écrivain glisse dans le bureau une table roulante garnie du goûter et se retire en silence. Schreiber dit qu'avec l'âge aucune de ses facultés n'a décliné. Il sourit : « Tout m'a toujours semblé dû. » Mais il ajoute : « Il y a pourtant l'apparence qui change - où est la jeunesse du corps ? » Le regard bleu s'embrume. Le rêve d'enfant, être écrivain, est pourtant exaucé. Boris Schreiber se redresse : « L'écrivain, le vrai, il faut que ce soit un parasite. L'écrivain est celui qui exprime l'être humain. Or qu'est-ce que l'être humain sur la terre ? Contrairement à presque toutes les plantes qui sont autotrophes, l'homme est hétérotrophe, il se nourrit de ce qui est autour de lui, comme les parasites. » Il s'apaise, se reprend : « Un parasite nécessaire. Les mots, c'est la toute-puissance. » Il cite Confucius : « Qui connaît les mots connaît les hommes. »

MARSAN HUGO

(1) Le Cherche Midi, puis « Folio », Gallimard.

(2) Le Cherche Midi, 1998, réédité en Folio Gallimard no 3368.

(3) Ed. François Bourin, 1989 et 1991, puis " Folio ").

(4) Le Cherche Midi, 2000, 180 p., 82 F (12,50 euros).